

Sur les chemins de Pierre

Il était d'abord une présence. À ceux qui n'ont pas eu la chance de le rencontrer, il faudrait d'abord tenter de restituer cette présence. Présence physique, il était grand, solide, un corps et un visage de sportif, de buteur, dont témoigne, dans *Reliefs*, recueil de poèmes publié chez Seghers en 1967, la rubrique des sports : natation, tennis, football, une carrure de demi de mêlée, oui, une carrure de demi de mêlée, je répète ces mots pour jouer avec ces mots dans la pensée que Pierre ne dédaignait pas cette sorte de rugby poétique : la langue crée une ouverture, un mot détourné lance l'idée, puis l'autre, puis l'autre, un ange passe, déploie l'aile, et le poème s'envole jusqu'à l'essai et sa transformation.

D'une lettre datée du 9 janvier 1965, 14 h :

J'attends 15 h avec impatience : France-Ecosse à la télé. Chez des amis.

Demi de mêlée ? À mêlée, mêlée et demie ! Pierre n'était pas l'homme des demi-mesures. Si un débat s'engage, le reste attendra. Et si le désaccord est profond, serait-ce avec un ami de vingt ans, rupture franche et nette, avec confirmation écrite – quitte à ce que suive, un an après, une réconciliation aussi totale. Demi ? Pierre était un homme entier, un caractère entier.

Il était un. Cohérence de la pensée, cohésion des sensations, quel mot puisse à son tour souder cette cohésion à cette cohérence ?

Présence de Pierre Caminade

Synesthésie ne suffit pas. François Leperlier, dans la *Quinzaine littéraire*, dit que « l'œuvre poétique de Pierre Caminade ne cessera d'accorder la prééminence à la sensation, à la *sensation sentie* jusque dans le traitement très physique de la langue ».

Physique, certes ! Et dans ce mot se lit le corps humain, mais aussi *physis*, la nature en grec, Dame nature la bien-aimée, et la rencontre du corps et de la nature, corps étranger ou plutôt apprivoisé, apparié : le nageur épouse l'eau comme l'eau épouse le nageur, le marcheur fait son chemin aussi vrai que le chemin invite à la marche : le promeneur n'est jamais solitaire, la terre et le ciel l'accompagnent, le soleil ou les nuages, et l'horizon marin derrière les pins. Un mois de janvier il m'écrit : « Presque tous les après-midi, nous allons nous promener dans les bois de Sicié ou le long de la corniche du Brusç. » Un 1^{er} février, toujours de La Seyne-sur-Mer : « Notre santé est bonne. Plus ça va, plus nous jouissons d'être ici, les poumons clairs dans les chemins et les pins des collines qui sont derrière chez nous. » Un 9 mars : « Nous réussissons à faire notre promenade presque tous les jours, cap Sicié, collines et cultures florales entre la gare de La Seyne et la route d'Ollioules, chemin de la Cride, ou exceptionnellement la plage de la Capte. »

Pierre n'est pas un homme de la campagne. La nature cultivée, humanisée, le jardin et le jardinage, la poésie bucolique, le roman paysan, très peu pour lui. Il lui faut les éléments purs, l'eau et le feu, l'air et la terre, l'arbre et la fleur. Il a une tendresse pour la pierre, silex ou diamants qui engendrent le feu, et pour ces pierres précieuses d'une eau si pure que rien ne la pourra polluer.

Enfant des villes, il est né et s'est formé et s'est déjà affirmé à Montpellier, nous y reviendrons. Il a eu sa période parisienne, et depuis La Seyne-sur-Mer il fait encore volontiers un saut à Paris, mais fi du parisianisme ! Au retour, il nous écrit :

À part les grands Monet splendides de l'Orangerie, la grande révélation de Paris a été « Massage Boy » : vous mettez un franc dans la boîte, vous vous couchez, et le lit tremble pendant un quart d'heure de tous ses membres. À la seizième minute le sommeil vous a ravi !

La lettre est datée d'avril 1968 : un mois d'avance comme toujours ! Seule la grande ville offre de tels objets insolites et pareille conjonction du gadget avec l'expérience surréaliste.

Car la sensation ne suffit pas. Ou comme dit l'autre, il ne faut pas la laisser gaspiller aux sens, « j'y associe mon âme », Pierre dirait « le cerveau » :

Le cerveau est un être clair, un être de fraîcheur de promenade.

Impossible pour lui de séparer le corps et l'esprit, pas plus que l'homme et l'œuvre. L'œuvre et l'esprit de tel écrivain « font partie (m'écrivit-il) de mes globules », et dessinent « des figures que peuvent danser mes neurones ». La pensée, la parole font corps avec le corps. L'homme formé dans la cité, une fois revenu à l'élémentaire, veut plus que jamais parler, et nommer l'élément.

Le mot, sensation et poème, saisie globale d'un événement minuscule tout baigné dans l'organisme entier concentrant sur un seul point toute sa puissance de feu, et l'homme nomme, dénomme, parle, physiologie faite poète. Ah ! écrire comme l'on nage ! (*Reliefs*, p. 25)

Médiation entre le corps et l'esprit, entre le concret et l'abstrait, sa poésie rivalise aussi avec la peinture, entretient même avec la peinture des rapports aussi tendus que ceux du poète avec ses amis peintres. Ici s'impose le récit d'un épisode caractéristique.

Nous étions redevenus parisiens, Pierre Caminade, de passage à Paris, nous avait fait connaître Albert Ayme, lancé à l'époque dans l'élaboration d'un alphabet des formes, dessinant en à-plat de noirs papillons sur de grands draps blancs, des « draps muraux » sur lesquels devait se produire une « autogenèse des formes », deux expressions soufflées par le poète au peintre. Ils vinrent tous deux dîner, c'était le 20 janvier 1963, et Pierre prit une position offensive : il n'y aurait pas peinture s'il n'y avait discours sur la peinture, le critique d'art crée le peintre, l'œuvre plastique n'est œuvre d'art que dans la mesure où elle est formulée, articulée, verbalisée, conceptualisée. La présence de deux philosophes, Georges Laforest et Bernard Morichère, lui inspira même l'idée que toute œuvre d'art est tôt ou tard annexée par la philosophie, qui l'englobe et la dépasse.

J'en parle de mémoire après trente ans, je durcis peut-être son propos, mais lui-même, bien épanoui dans ce cercle d'amis, s'était échauffé pour le plaisir de la joute et de la dialectique. Le surlendemain, Ayme lui écrivait une longue lettre de désaccord et même de rupture, à

Présence de Pierre Caminade

laquelle Pierre décida de ne pas répondre. Trois mois plus tard, la rupture, qui n'avait jamais été complète, tournait à la réconciliation plus que complète par l'intercession d'une tragédie :

Le plus jeune frère de Madeleine, Daniel, 27 ans, médecin, qui faisait son service à Libourne, s'est tué dans un accident. Ayme le connaissait, et savait combien nous aimions ce garçon, excessif en toutes choses, brûlant d'une passion anxieuse luxuriante souvent détimbrée pour la vie, d'un altruisme et d'une générosité aussi inconsidérés que son égoïsme, et lumineux. Ayme nous a alors écrit. Et nous voici de nouveau à ses côtés avec lui.

Quatre raisons de s'attarder sur cet épisode.

D'abord, le portrait qu'on vient de lire, « brûlant d'une passion anxieuse luxuriante souvent détimbrée pour la vie ». J'y verrais aussi, sinon un autoportrait de Pierre par Pierre, du moins l'expression de son idéal humain. Au diable la prudence, l'habileté, l'économie, vive la vie.

Ensuite le chapitre « Caminade et les peintres ». Il s'intéressait au moins autant au peintre qu'à la peinture, il connaissait beaucoup de peintres, parlait essentiellement des œuvres dont il connaissait les auteurs, et il ne les jugeait pas en historien d'art. À ces muets douloureux murés dans le silence de leur métier, il donnait la parole. D'où le chapitre suivant :

« Humanité de Pierre ». Dans l'épisode Albert Ayme, la force des convictions s'est d'abord gonflée de la crainte que les deux philosophes puissent se sentir amoindris, puis s'est clairement effacée derrière le regret d'avoir blessé le peintre. Ce joueur était un tendre, ce costaud un très doux, cet égotiste un vrai ami, fidèle, attentif, délicat, un homme de paroles (au pluriel) car il aimait parler à son prochain, même à ceux qu'il ne connaissait pas. Une anecdote : nous montions vers l'atelier d'Albert Ayme, rue Campagne-Première. Des gens se tenaient sur leur balcon, de l'autre côté de la rue, et Pierre leur avait dit bonjour, comme ça, pour le plaisir. La chose m'avait frappé, et j'y avais fait allusion, plus tard, dans une lettre. Réponse de Pierre :

Je me suis rappelé cette montée chez Ayme, mais point mon salut au passage des gens sur un balcon. Nous avons Madeleine et moi rêvé un dialogue de ces traces ignorées de nous que nous dessinons chez autrui, parfois. Et dit que dans le Midi, à la campagne plus encore, comme un alléluia simple dans un salut passant on saisit la joie de la rencontre, dont la fugacité permet aux gens d'être le plus simples. Vous existez, j'existe, c'est bon. (Lettre du 1^{er} février 1964)

Demi de mêlée ? Pierre était un homme « mêlé » à la façon de Montaigne, un homme de mêlée, un homme qui se mêlait volontiers. Quand nous l'avons connu, à la fin des années cinquante, il tenait au *Petit Varois* la rubrique culturelle. Concerts, expositions, théâtre, manifestations, on le voyait partout.

Il aimait l'humanité, y compris les humbles, d'où son long engagement,

ce petit café des faubourgs la cellule des
Jeunesses et du Parti,

(...) pour aimer ce que font les hommes des usines, et la réalité musclée des luttes
de l'espoir. (*Reliefs*, p. 48)

Au début de 1966, il nous écrivait toutefois :

Je suis débarrassé du *Petit Varois* depuis le 1^{er} janvier, ça commençait à me peser.
(...) Les « marxistes » commencent à peine à s'apercevoir de la complexité du réel
social.

Il aimait parler, non seulement avec la volubilité du Méditerranéen qu'il se flattait d'être, mais avec le plaisir du dialogue, sensible à la présence de l'autre et à ses réactions. En un sens il a peu écrit, il a beaucoup plus jeté au vent des propos qui n'étaient pas en l'air. Et s'il a beaucoup écrit, ce furent surtout des lettres aux proches ou moins proches, missives dont il gardait rarement copie, aujourd'hui dispersées et qu'il faudrait rassembler pour le revoir tel qu'il a vécu : en se donnant.

C'était aussi un homme de parole au singulier, stable dans ses engagements, un ami infiniment amical :

J'espère une autre joie

C'est pourquoi

J'aime ceux que j'aime

Hors de tout miroir

(« À ma mère », *Se surprendre mortel*)

Trait caractéristique, un très grand nombre de ses poèmes portent dédicace, ils ont été écrits pour celui-là, pour celle-là, impliquant souvent des allusions à une rencontre, une émotion partagée, un souvenir entretenu, au point d'en accroître l'hermétisme. Seul le destinataire de ces poèmes conçus *ad usum Delphini*, ou si l'on préfère *intuitu personae*, en possède la clé, mais cet hermétisme contraint le

Présence de Pierre Caminade

lecteur à produire, à partir de ses propres souvenirs, émotions, rencontres, le chaînon manquant, et donc l'associe au travail proprement poétique. De cette façon, tout lecteur est convié à la fête de l'amitié.

Fidèle dans ses amitiés, Pierre se révéla constant dans ses amours. J'arrive ainsi au point quatre, j'arrive au chapitre Madeleine.

L'amour libre, bien sûr. Comment pourrions-nous accepter l'amour contraint, les mariages arrangés, la fidélité surveillée par la police, la femme adultère au tribunal des mollahs ? J'imagine que l'amour libre, dans la jeunesse libertaire et surréalisante de Pierre, était vagabond sinon volage. Je me souviens d'une opinion de Pierre que m'avait rapportée une très chère et très regrettée amie commune, Tote Gohin, qui enseignait la philosophie avec un esprit critique suraigu, d'où, entre elle et Pierre, intérêt réciproque. « Il n'est pas franchement contre le mariage. Il me semble que le mariage, à ses yeux, a le mérite d'assurer à la vie sexuelle quelque chose comme le pain quotidien... » Indulgence sévère, tolérance-condamnation !

Madeleine est venue, et autour d'elle se sont cristallisés les recherches, les expériences et les éblouissements.

Madeleine ma miroitante au sourire d'
Arc-en-ciel
Délivrant hors de soi
En soi-même
Les variations d'une lumière où s'accordent
Esquissés les thèmes de l'
Ici et de l'ailleurs

(D'une parole l'autre, p. 35)

Les réflexions de Pierre sur l'érotisme, à partir du rapport Kinsey et des travaux de Jean Legrand (qu'il s'efforçait de faire connaître), la poétique du corps, l'exploration des voluptés, l'importance de la sensation, le rôle de l'art dans la vie quotidienne, toutes ces tendances et ces virtualités de l'œuvre antérieure furent unifiées dans un art d'aimer qui était l'art d'aimer Madeleine, de l'aimer en poète et de l'associer à la genèse du poème. Celle qu'il désignait comme « une mathématicienne qui a fait du grec » en vint à cosigner lettres et poèmes. *Entre soi* (La Seyne, 1997) en est l'exemple parfait. Le titre joue sur ce pronom *soi* qui peut être un singulier ou un pluriel, qui peut

être un masculin et un féminin, et qui est toujours réfléchi. *Entre soi* est un entre-deux qui ne font plus qu'un.

Qui voudrait maintenant ignorer l'homme et ne connaître que l'œuvre retrouvera les têtes de chapitres que nous venons d'évoquer. L'homme et le poète ne font qu'un. Pierre a vécu pour la poésie, dans la poésie, il écrivait avec son sang qui était le sang d'un poète. On peut toutefois tenter maintenant de le saisir littérairement, dans l'espace, dans l'histoire, et dans sa poétique.

La poésie est entrée en lui par Valéry. C'était un attachement natif, il en était aussi proche que Sète de Montpellier. Il savait *Le cimetière marin* par cœur, et bien d'autres poèmes, qu'il récitait ou plutôt qu'il se disait et redisait à lui-même, par exemple, m'a-t-il confié, en attendant l'autobus. Son temps n'était jamais perdu puisqu'il était compté à la façon des vers comptés. Avec Valéry il cultivait l'idée d'une civilisation méditerranéenne, à laquelle il restait fidèle en migrant vers Toulon et La Seyne-sur-Mer, et il se rapprochait même un tout petit peu de la Grèce, mère selon lui de cette civilisation méditerranéenne :

Une même

vague par le monde, une même vague depuis Troie

Roule sa hanche jusqu'à nous.

(*D'une parole l'autre*, p.15)

Mais il retrouve aussi Valéry en plein Paris. Il nous écrit le 9 mars 1966 qu'il travaille à un texte d'une quinzaine de pages, « Reliefs de Paris », qu'on peut lire en effet à la fin de *Reliefs* (1967), texte

qui était en souffrance depuis une quinzaine d'années et qui avait été ébauché maladroitement dans *La Chevauchée*. Un échange dynamique, perceptions tactiles internes, entre certains lieux de Paris, la marche dans Paris, et le corps à corps d'amour. « Mais je ne suis pas en possession d'enchaîner, comme il le faudrait, une analyse à une extase », dit Valéry dans *Eupalinos*. C'est mon ambition essentielle de « m'approcher parfois de ce pouvoir si précieux ». (C'était aussi celle de J. Legrand). Pas moins !

Valéryen. Mallarméen aussi, même dans sa prose, surtout dans sa syntaxe, parfois son vocabulaire, et, notamment dans son premier recueil, *Se surprendre mortel* (1932), par la mise en page inspirée d'*Un coup de dés* :

Présence de Pierre Caminade

Comme une sève

dans ma vie future

MONTENT

vos gestes implacables

Tes gestes

COMME DES
MAILLES DE
BLANCHEUR

où se pose ma vie

Rimbaud aussi :

(« La mer allée avec le soleil », *Reliefs*, p. 50)

Mallarméen, valéryen, rimbaldien ? On aurait tort d'en faire un épigone. Parce que son héritage est beaucoup plus large, comme on verra, passant par le surréalisme, les contemporains, Ponge, et l'irruption du nouveau roman, de la linguistique et de *Tel quel*, voir les dédicaces à Roman Jakobson, à Jean Ricardou, sa thèse sur *L'image et la métaphore* et son enseignement à la faculté d'Aix.

Plus que d'héritage, il était soucieux de l'avenir, proche des plus jeunes comme le prouvent ces dédicaces à Georges Laforest, à Dominique Noguez qui à l'époque étaient de tout jeunes hommes, encore étudiants, persuadé qu'il faut être moderne, autrement dit faisant comme Baudelaire l'éloge de la mode.

Pierre Caminade ne cachait pas ses attaches, il les affichait même souvent par une volonté qui est, à mon avis, le trait le plus original, le cœur et les entrailles de son système poétique, et ce qui en fait la valeur.

Au centre, le conflit de la liberté et de la nécessité. La liberté d'écrire cela même qu'il FAUT écrire. « Le hasard vaincu mot à mot »... Autrement dit encore, sachant qu' « on n'échappe pas à la nature » (lettre du 26 janvier 1963), reconnaître au poète la fonction de faire éclore ce qui est déjà et, dans la poétique de Pierre Caminade, une constante réflexion sur *l'engendrement*. Non pas faute d'inspiration – il est si facile de se croire inspiré –, ni pour se donner une contrainte oulipienne, mais pour atteindre une nécessité, Caminade cherche toujours le poème à sa source, cherche, dans le poème, ce qui l'engendre. Il ne cherche pas son chemin, il l'a trouvé depuis longtemps, il cherche le cheminement.

Ce peut être l'action de poètes antérieurs, la poésie mère de la poésie. Voyez le fruit de l'été 1984 :

Les vacances à la Grande Motte ont été de nage, de relations sur le sable, de jeux avec des enfants (étrangers ou petits-neveux), de bourrides, de baudroies. J'ai écrit une dizaine de poèmes : Apollinaire, Baudelaire, Eluard... Nerval... J'ai considéré certains vers ou sections de vers (*Porte le soleil noir*). Chacune des lettres de ces mots est l'initiale de chaque mot de mes poèmes. Par exemple, « Porte » (p,o,r,t,e) devient

Paris Orpailleur de la Rose à la Treille Estivale.
(...) Je me suis régalé, il y a beaucoup de surprises.

Le tout aboutira à *Initiales* : c'est le titre et le thème du recueil publié par *Sud poésie* en 1985. Le volume comporte douze séries de trois poèmes, total 36, nombre magique qu'on obtient en multipliant le carré de 2 par le carré de 3, 4 fois 9 = 36, ou encore 2 fois 3 = 6, et 6 fois 6 = 36. Chaque série est ouverte par une citation, un vers ou un hémistiche, disposée à raison d'un mot par ligne, et cette citation prise lettre après lettre lui dicte l'initiale de chaque mot, dans le même ordre, pour les trois poèmes qui suivent et qui tous trois portent le même corset initialique, initiatique. Ils entretiennent en outre les assonances de la citation initiale et sa coloration, et la débordent en parcourant les lignes de force du poète-phare. Sont ainsi honorés, non pas d'un tombeau, mais d'une gerbe de trois épis, Homère, Nerval, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Laforgue, Valéry, Apollinaire, Saint-John Perse, Cocteau, Eluard.

(Sagement rangés dans l'ordre chronologique de leur naissance. Mis à part Homère, ils sont tous Français et le comparatiste que je suis

Présence de Pierre Caminade

le regrette. En fait, les lectures et les curiosités de Caminade étaient beaucoup plus larges, mais son travail poétique s'exerçait trop strictement sur la langue pour s'écarter de son français maternel, encore que des mots anglais et des noms grecs s'y mêlent à l'occasion.)

On aurait tort de prendre cette liste pour limitative. Le nom de Giraudoux, par exemple, revient souvent dans ses lettres, un peu à cause de mes travaux, mais aussi parce que c'est lui, l'écrivain dont il disait plus haut qu'il le sentait implanté dans ses neurones. Pour *Humanisme contemporain*, il a écrit en 1964 une très belle page sur *Sodome et Gomorrhe*, la dernière pièce de Giraudoux jouée de son vivant, et il voyait la preuve d'une interpénétration dans le fait qu'en sortant du théâtre, il avait dit à un ami : « Il devrait mourir bientôt », comme ce fut le cas, ignorant qu'il fût malade (et pour autant qu'il ait été malade puisque Giraudoux a été emporté en trois jours).

Il faudrait y joindre le nom de Gide :

(...) Giraudoux a attisé en moi une des leçons des *Nourritures terrestres*. (Lettre du 9 décembre 1964)

les désirs d'une nouvelle jeunesse, d'une nouvelle naissance.

Nathanaël, à présent, jette mon livre. Emancipe-t-en. Quitte-moi.

Le dernier cadeau que j'ai reçu fut un exemplaire de *Se surprendre mortel*, sans doute le dernier dont il pût disposer, avec une dédicace datant, comme le livre, de 1932 :

À mon jeune frère Claude en espérant que bientôt il n'aimera plus ces poèmes
Pierre

Autre technique d'engendrement, la transposition de formes spatiales, sites ou paysages, pierres, ficelles, sculptures, peintures. Il aimait le face-à-face de la parole et du silence, les calligrammes de la typographie comme réplique au discours du pinceau, des encres, voir *Le sablier invisible* (1991) ou de la photo, voir *Ficelles de facteur* (La Seyne, 1999), édition bilingue.

La double page se déplie
De cette aube incertaine
Sur un lac alanguie de pastels
A l'orée de cyclamens

« Livre-image », est-il dit dans *D'une parole l'autre* (1990), encore un titre qui en dit long, faisant poèmes la *Victoire de Samothrace*, une toile d'Olivier Debré, trois Edouard Pignon, une aquarelle de celle-ci et de tant d'autres peintres.

Alors même que sa poésie se veut érotique et sensuelle, et devrait donc privilégier le toucher, le goût et l'odorat,

narines pincées filtrant les odeurs fines légères soyeuses
chaudes drapant des sucres des sueurs buées de sang

elle est d'abord visuelle et plastique, l'œil étant le plus intellectuel de nos sens.

Elle est aussi auditive. Pour Caminade comme pour Mallarmé, la poésie rivalise avec la musique. Comment définir la poésie ? La langue saisie dans sa matérialité, la pensée organisée selon les lois de l'acoustique, l'émotion commandée par la physique des vibrations. De là une autre technique d'engendrement. Les phonèmes, la musique de la langue jouent un rôle de déclencheur, creusant leur sillon en travers des champs conceptuels et lexicaux. Lettre du 9 mars 1966 :

Je m'amuse un peu, Madeleine aimerait un texte tournant autour de s'égalise, galet, cigale, mais je commence à prendre trop au sérieux ce jeu de mots.

Ou encore cette chanson implicite :

Bague, bague à dine, bagatelle et carrousel

Plus visuel que musical ? Oui, car je me souviens de la page qui suivit un concert, avec le concerto pour harpe et flûte de Mozart : Pierre avait saisi en vol les mains du harpiste devant et derrière les cordes comme deux oiseaux qui s'échappaient de leurs barreaux. Il semblait avoir écouté de tous ses yeux. Oui car il était très attentif à la lettre, à l'orthographe, à la typographie, aux accents, aux majuscules. Non car il me semble que la musique des phonèmes l'inspire plus que la forme des lettres. Oui et non parce qu'une autre sorte d'engendrement consiste à marier les différents ordres de sensations, exemple la « Lyre ardente », le « choc de la lumière », consiste à répandre des couleurs inattendues, « les tresses bleues », « un silence d'or mobile / de jaune d'or mobile » (*Reliefs*, p.18, 25, 41, 42). Ainsi

La lueur du sourire
Marie le regard et le fruit (p. 24)

Présence de Pierre Caminade

Consiste aussi à forger des mots, selon la convenance poétique, donc signe et chant tout à la fois, exemple les flots « accalmés », l'arbre « encerclé », un esprit « flûté », la « parade » des roses, le carmin « aluné » (*Reliefs*, p. 9, 13, 18, 46).

La pensée reste la reine de l'engendrement. Pierre Caminade est un poète philosophe, l'ami d'amis philosophes, Tote Gohin, Bernard Blanc, Simon Lantiéri, les Damon (que nous avons moins connus), d'autres que nous n'avons pas la chance de connaître. La réflexion presque toujours dirige ou double la sensation, et l'on n'en finirait pas de noter les marques de la pensée dans la forme même du poème : le mariage de l'abstrait et du concret, l'enchaînement de substantifs sans articles, l'emploi de majuscules pour hypostasier la chose en concept.

« Enchaîner une analyse à une extase » ? Prolonger l'extase par l'analyse.

Elire un texte entre tous, le plus Caminade de tous ses cheminement, le plus Pierreux ? Ce serait la meilleure conclusion. Mais quel choisir ? J'étais « Le Peyrou », dédié justement à Albert Ayme, j'étais « Le Peyrou », du nom du jardin public qui dominait Montpellier, « Le Peyrou » au nom provençal, rocailleux. Je citerai seulement la première et la dernière strophe, mais avec l'espoir qu'on y reconnaisse tout ce qui vient d'être dit, avec l'espoir aussi qu'on y reconnaisse beaucoup Pierre.

Montpellier, je te veux ma ville.

Je te veux ma ville de colline lente et de mer prochaine,
parce que (ailleurs n'y aurait-il pas château-fort,
cathédrale, palais ?) tu as cette place-jardin qui se
dresse et s'allonge, où te révélant tu me révéles.

.....
Place forte de la paix et du zénith, de la méthode et de
la passion, la rigueur de l'esprit et la vigueur des
sens fêtent leur première alliance.

Cœur secret ouvert,
Jardin net comme un désir lucide et sûr,
Aérodrome, sans nul vol que le soleil et l'avenir !
Et plus que jardin,
Dialogue.

Jacques BODY